

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XX

— Elles descendirent comme tout le monde. Léopold, sa valise à la main, ne les perdait point de vue.

Le froid prenait une intensité terrible ; le thermomètre indiquait douze degrés.

On marchait avec peine dans les endroits où la neige, balayée par les rafales, n'avait laissé qu'une couche de givre formant verglas. Les quelques hôtels avoisinant la gare de Maison-Rouge étaient ouverts et éclairés. Valets et servantes accouraient faire des offres de service aux voyageurs, et se félicitaient d'une aubaine inattendue.

Tout à coup un cri se fit entendre, et une femme perdant l'équilibre s'abattit sur le sol glacé. Cette femme était Ursule Sollier. Elle semblait beaucoup souffrir et faisait de vains efforts pour se relever, mais elle n'avait pas lâché son sac de chagrin noir. Renée, folle d'épouvante, s'agenouilla près d'elle dans la neige en appelant à l'aide.

Garçons d'hôtel et voyageurs accoururent.

— Il faudrait un docteur, dit quelqu'un ; cette dame s'est peut être blessée grièvement.

Le chef de gare, dans la prévision de quelque accident, avait fait requérir un des médecins de la petite ville. Ce médecin se trouvait sur la place. Il entendit le cri poussé par Ursule et s'approcha.

— Qu'on porte madame au plus prochain hôtel... commanda-t-il, je lui donnerai mes soins...

Deux garçons de « l'Hôtel de la Gare » soulevèrent madame Sollier et la portèrent avec précaution jusqu'à la salle commune de l'établissement où elle fut assise dans un fauteuil.

Soyez sans inquiétude, migoonne, dit-elle à Renée tout en larmes, je crois bien que ce n'est pas grave, mais c'est très douloureux...

— Qu'est-il arrivé, madame ? demanda le médecin.

— J'ai glissé... j'ai voulu me retenir, et mon pied gauche a tourné sous moi...

— Où est le siège de la douleur ?

— A la cheville...

— Nous allons voir cela... fit le docteur, puis il ajouta en s'adressant à une servante : — Déchaussez madame je vous prie.

La servante détacha la bottine fourrée d'Ursule, retira le bas de laine grise, et la cheville apparut, très enflée et brûlante.

— Une simple foulure... dit le médecin après un examen attentif, c'est fort peu de chose... huit jours de repos suffiront pour amener la guérison complète

— Huit jours ! s'é-



... Léopold, sa valise à la main, ne les perdait point de vue.

cria Ursule avec découragement.

— Eh ! madame, félicitez-vous ! S'il s'agissait d'une fracture, ou même d'une entorse, il faudrait non quelques jours mais des semaines d'immobilité !

Le docteur appliqua des compresses imbibées d'eau froide

et demanda d'urgence un lit pour la patiente.

— J'ai fait réserver deux chambres contiguës... répondit le propriétaire de l'hôtel, madame et mademoiselle les occuperont...

Ursule fut portée au premier étage où René, avec l'aide d'une servante, s'empres-sa de la dévêtir et de la mettre au lit.

Léopold Lantier, à demi caché par un groupe de voyageurs, avait prêté une oreille attentive aux paroles du docteur. En apprenant que huit jours d'absolu repos seraient indispensables pour la guérison de madame Sollier, il prit son parti de l'incident qui venait d'entraver ses projets et se dit qu'ayant devant lui toute une semaine il trouverait sans aucun doute quelque bonne occasion de supprimer les deux femmes sans se compromettre. Il s'arrangea donc pour passer le reste de la nuit à l'hôtel, dans un fauteuil, au coin du feu de la salle commune, et il remit au lendemain la réédification de ses plans.

XX

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le pacte conclu entre Pascal Lantier et le misérable évadé de la prison de Troyes, pacte effroyable qui condamnait à mort Ursule et René, et faisait de l'ingénieur, le complice du bandit auquel il avait fourni l'argent nécessaire pour conduire à bonne fin son œuvre sinistre.

Pascal Lantier ne devinait point que l'étranger et son cousin Léopold fussent le même homme. Dans un moment de fièvre, décidé à tout pour échapper à la ruine, à la banqueroute, à la cour d'assises, à la prison, il avait accepté les services de cet homme mais, une fois le prétendu « Valta » parti, le constructeur s'était demandé si quelque misérable, maître de ses secrets, ne venait pas de le prendre pour dupe et de le faire adroitement chanter...

L'entre-filet du « Petit Journal », laissé dans ses mains par Léopold, disait bien en effet que Robert Vallerand, le député de l'Aube, venait de mourir, mais cela ne prouvait nullement l'exactitude des détails donnés par le visiteur et l'authenticité des millions promis... La mort même était-elle vraie ?

Les correspondants des journaux les mieux informés sont sujets à l'erreur ; la nouvelle pouvait être prématurée. Pascal, le lendemain, dévora les feuilles publiques. Elles confirmaient le décès de Robert Vallerand.

La certitude que Valta n'avait pas menti sur ce point rassura quelque peu le constructeur. Il attendit avec plus de calme des nouvelles de son complice.

— Assurément, se disait-il, Valta ne peut agir sans perdre une minute... il doit combiner des plans, trouver des moyens d'exécution, attendre un moment opportun, ne rien risquer de ce qui, par trop de hâte, compromettrait la réussite... Si par malheur il échouait, s'il ne pouvait empêcher l'héritière de se présenter, adieu le mirage entrevu ! Adieu l'espoir qui seul soutient mon courage ! Au lieu du salut, l'éroulement !

Es de nouveaux les plus poignantes angoisses remplaçaient la confiance.

Le surlendemain, aucune nouvelle n'arrivant de Roailly, ces angoisses atteignirent leur paroxysme. Les journaux du département de l'Aube, qu'il alla consulter dans un cabinet de lecture, augmentèrent sa perplexité. Ces journaux annonçaient qu'après l'enterrement du député les scellés avaient été mis au château de Viry-sur-Seine.

Que pouvait faire Pascal ? Devait-il se présenter comme héritier ? Assurément non, car une telle démarche risquerait de faire échouer le plan de son complice.

Il fallait donc s'armer de patience et ne pas donner signe de vie avant d'avoir reçu les instructions de Valta.

L'entrepreneur, en rentrant rue de Picpus après sa séance au cabinet de lecture, trouva une lettre qui mit le comble à son inquiétude. Cette lettre était de M. de Terrys. Le père d'Honorine prit le constructeur de passer chez lui sans le moindre retard. La forme de cette prière était presque impérieuse.

— Que diable peut-il me vouloir ? se demanda Pascal en fronçant le sourcil. Le paiement des rentes et l'échéance du remboursement partiel sont encore éloignés... D'ici au trente et un décembre l'héritage de Robert Vallerand sera dans mes mains et toute gêne aura disparu. Mais encore une fois que me veut-il, et pourquoi ce ton de commandement ?...

Pascal Lantier trouvait, non sans raison, que l'incertitude constituait un supplice intolérable. Il déjeuna donc à la hâte, monta en voiture et se fit conduire chez M. de Terrys.

Le comte habitait, boulevard Malesherbes, un petit hôtel adossé au parc Monceau.

Ce fut Honorine de Terrys qui reçut le constructeur. Elle parut étonnée de sa visite.

— Vous devenez bien rare, cher monsieur Lantier... lui dit-elle.

— Il faut m'excuser, mademoiselle... Des affaires très nombreuses et très importantes absorbent à tel point ma vie qu'il ne me reste plus de temps pour les choses agréables... Je dois même avouer que, si je n'avais pas reçu ce matin une lettre de monsieur votre père, je n'aurais point en ce moment le plaisir de vous voir...

— Mon père vous a écrit ? fit la jeune fille évidemment surprise.

— Oui, mademoiselle... en des termes pressants... Aussi n'ai-je pas perdu une minute pour me rendre à ses désirs... J'espère le trouver en meilleure santé...

Honorine secoua la tête.

— Votre espoir, hélas ! ne se réalisera pas, cher monsieur... répliqua-t-elle.

— Le comte est plus souffrant ?

— Beaucoup plus... Depuis quelques jours son état me préoccupe douloureusement ; lui-même, je le crois, commence à éprouver quelque inquiétude. Il sent ses forces diminuer et il en convient, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu' présent...

Une sueur d'angoisse mouilla les tempes de Pascal Lantier.

— Que m'apprenez-vous là, mademoiselle ? ? balbutia-t-il en déguisant son trouble sous une apparence de tristesse.

— La vérité, monsieur Lantier...

— Vous n'admettez pas cependant que le danger soit proche...

— Je le regarde au contraire comme imminent. Mon père est physiquement épuisé... il s'éteindra d'une façon soudaine, en conservant jusqu'à la dernière minute l'entière lucidité de son intelligence. S'il vous a prié de venir, c'est sans doute pour vous parler d'affaires, car vous avez je crois des intérêts communs, mon père ayant mis de l'argent dans votre maison...

— Oui, mademoiselle, et je suis prêt à lui rendre des comptes qui ne peuvent que le satisfaire...

Honorine s'inclina et reprit :

— Quelque soit le motif de votre visite, je suis heureuse de vous voir... J'ai à vous demander des nouvelles de votre belle-sœur.

— Marguerite Bertin ?

— Oui.

— Je ne puis vous en donner...

— Comment cela ?

— Je ne l'ai pas revue depuis le jour où, comme vous, j'ai assisté au convoi de feu Bertin, son mari très peu regretté.

— Alors vous n'êtes pas au courant de son absence ?

— Elle a quitté Paris ? s'écria Pascal.

— Dès le lendemain de l'enterrement... J'ai appris cela hier en allant chez elle...

— Je ne m'en doutais pas, et mon fils qui doit le savoir ne m'en a point parlé. Où est-elle ?

— Ses gens prétendent l'ignorer... Aussi bien que la durée probable de son voyage... mais peut-être obéissent-ils à une consigne en répondant ainsi...

— En quittant M. de Terrys je passerai à l'hôtel de ma belle-sœur et je m'informerai...

— Je vous saurai gré de me donner des nouvelles de Marguerite... Voulez-vous que je vous introduise auprès de mon père ?

— Je vous en prie...

Honorino conduisit l'entrepreneur au cabinet du comte, entra ouvrit la porte et dit :

— Père, voici monsieur Pascal Lantier que je t'amène...

M. de Terrys, assis ou plutôt à demi couché au coin du feu dans un immense fauteuil, tourna vers Honorino sa tête pâle, couverte de cheveux blancs et répliqua :

— Bien, mon enfant... Entrez, mon cher Pascal...

Le beau-frère de Marguerite franchit le seuil. La jeune fille déposa un baiser sur le front du comte, salua Lantier et se retira en fermant la porte derrière elle.

Le cabinet de M. de Terrys était une vaste pièce tendue de velours vert sombre, avec des rideaux et des pertièges de même étoffe et de même couleur. De grandes vitrines en ébène à filets de cuivre en occupaient les panneaux et renfermaient des livres rares et des bibelots curieux, apportés des quatre coins du monde par le comte dont la vie s'était passée presque tout entière en voyages d'explorations lointains. Quelques tableaux de maîtres anciens, et des panoplies d'armes étrangères d'une grande valeur, remplissaient les intervalles entre les vitrines.

Au milieu du cabinet un large bureau de chêne délicatement sculpté, véritable objet d'art, supportait un encombrement de livres, de brochures et de papiers de toute sorte. Au-dessus de la cheminée, drapée de velours, un miroir de Venise dans un cadre d'ébène reflétait une pendule et des candélabres du seizième siècle. Enfin, entre la cheminée et le fauteuil du comte, un plateau en cristal de Bohême, garni d'un sucrier, d'une carafe, d'un verre et d'une cuiller de vermeil se trouvait sur un petit meuble d'écaille rouge des Indes fermé par une serrure en fer ciselé comme un bijou.

M. de Terrys, presque couché dans son grand fauteuil, avait soixante ans, mais on lui en aurait donné quatre-vingts.

Ses mains et son visage offraient une maigreur invraisemblable. La peau tendue et pour ainsi dire tannée se collait sur les os. La barbe, longue et blanche comme les cheveux, encadrait cette figure de squelette. Les yeux étaient vitreux et les lèvres pâles. La voix seule demeurait pleine de sonore. Une longue robe de chambre de flanelle rouge enveloppait les membres décharnés du vieillard et lui donnait l'aspect d'un personnage quasi fantastique, échappé des contes d'Hoffmann.

— Venez, mon cher Pascal, dit-il en désignant au visiteur un siège placé en face du sien. Venez et asseyez-vous... Je ne puis aujourd'hui aller à votre rencontre... Les jambes ont faibli beaucoup depuis quelques jours et, si léger que soit mon corps, elles sont incapables d'en supporter le poids...

En même temps il tendit sa main quasi transparente à Lantier, qui la prit et la serra en regardant son hôte avec stupeur. Le changement survenu depuis sa dernière visite l'épouvantait. Honorino ne s'illusionnait point en trouvant de mauvais augure un changement si prodigieux. La vie ne tenait plus à ce corps usé que par un fil imperceptible et prêt à se rompre. Lantier sut cacher sa surprise.

— Faiblesse passagère dont il n'y a point à s'inquiéter... — répliqua-t-il.

M. de Terrys secoua la tête et répondit :

— L'ant-coureur de la fin prochaine... La lampe n'a plus d'huile et va s'éteindre...

— Je n'en crois pas un mot !... Vous exagérez la situation...

— Je vois les choses comme elles sont !...

— Que pensent les médecins ?

Le comte haussa les épaules et s'écria presque avec colère : — Vous figurez-vous, par hasard, que je laisse pénétrer ici ces charlatans, ces marolands patentés de drogues malfaisantes, ces faux savants dont le plus habile serait incapable de prolonger ma vie d'une heure ?

Lantier maîtrisa de nouveau son étonnement.

— Je savais, fit-il, que les médecins vous inspiraient peu de confiance, mais je ne croyais pas votre antipathie si profonde, et je trouve que vous avez absolument tort de vous en rapporter à vos propres lumières. A soixante ans on n'est pas un vieillard, que diable !... Vous pourriez avoir devant vous de longues années de vie, mais il faut combattre le mal... Faites amende honorable, croyez-moi, et appelez les médecins...

— Jamais ! ! répliqua violemment M. de Terrys. Si je m'étais mis dans leurs mains je serais mort depuis dix ans ! !

— Paradoxe, cher comte ! !

— Vérité absolue ! ! La maladie qui va m'emporter est née sous un climat tout différent du nôtre... Les médicaments dont les suppôts de la Faculté préconisent l'emploi n'auraient pu la vaincre, et ces ânes en bonnets carrés ne soupçonnent même pas les véritables remèdes... Quand je suis revenu des Indes avec le germe de ces fièvres qui brûlent le sang et qui dessèchent les moelles, la médecine européenne ne pouvait rien pour moi... J'ai prolongé ma vie de dix ans en faisant ce qu'il fallait faire...

— Vous ! ! murmura Pascal.

— Oui, moi ! ! J'ai fermé ma porte à vos docteurs, mais je ne suis point resté inactif... J'ai combattu le mal avec une énergie longtemps victorieuse... Cela vous étonne ?...

— Beaucoup, je l'avoue... Vous avez fait, je le sais, des études fort étendues. Mais j'ignorais votre science médicale...

— Aux Indes tout homme est son propre médecin. Il trouve dans les produits du sol natal le soulagement et la guérison...

— Vous n'êtes point aux Indes...

— Non, mais j'en ai rapporté le médicament, qui, je vous le répète, m'a soutenu pendant dix années.

Pascal Lantier écoutait le comte avec une curiosité très vive. M. de Terrys continua :

— La fièvre gagnée aux Indes tue en quelques mois, si on ne la combat d'une façon immédiate et soutenue par le médica-

ment voulu... J'ai combattu et j'ai triomphé dans la mesure du possible. Si les docteurs faisaient mon autopsie, ils concluraient sans le moindre doute à un empoisonnement, car le remède que j'absorbe chaque jour en petite quantité est un poison terrible... Mais ce poison prolonge ma vie, et les drogues de vos médecins auraient hâté ma mort !

— C'est effrayant ! murmura Lantier.

— Pourquoi ?

— Vous auriez pu vous tuer...

— Impossible ?... Je connais les doses...

— Et mademoiselle Honorine vous a laissé faire ?

— Ne parlez pas de cela, Pascal. Ma fille ignore à quel régime je dois d'être encore en ce monde... J'ai voulu vivre pour la voir grandir... Je me suis procuré une existence factice, une sorte de vie artificielle, et j'ai atteint mon but... Je m'en vais au moment où ma tâche est finie... Honorine a reçu du ciel un caractère ferme, une âme d'élite, un bon cœur. Je n'ai plus pour elle... Je peux partir tranquille. Vous êtes la première personne à qui je dis ces choses... Je me suis animé à propos des docteurs dont vous preniez en vain la cause, et je vous ai confié mon secret, secret bien gardé jusqu'ici, car tout le monde ignore à quel remède meurtrier je dois dix années d'existence...

L'attention de Pascal Lantier avait redoublé aux dernières paroles de M. de Terrys.

— Savez-vous, mon cher comte, dit-il, que le traitement étrange suivi par vous si longtemps, et environné d'un tel mystère, est fort compromettant...

— Pour qui donc ? demanda le vieillard en regardant son interlocuteur.

— Mais, pour ceux qui vous entourent.

— Je ne vous comprends pas...

C'était vrai. M. de Terrys, en effet, ne devait point la pensée de Pascal. Ce dernier poursuivit :

— Votre maladie, votre refus de voir aucun médecin, les remèdes que vous vous administrez vous-même, ce poison que vous absorbez par petites doses, tout cela me remet en mémoire un procès très curieux qui s'est dénoué à Tours, en cour d'assises...

— Quel procès ? fit le comte curieusement.

— Un chimiste de Loches, un savant, atteint d'une maladie grave, avait, lui aussi, refusé les secours de la faculté de médecine. Comme vous il se soignait d'une façon mystérieuse à l'aide de poisons qui paraissaient le soulager, mais qui amenèrent chez lui un dépérissement complet. Au moment où il se croyait guéri, il mourut. Sa mort causa quelque étonnement et parut suspects à ses voisins... Des lettres anonymes furent adressées au procureur de la République qui ordonna l'exhumation du corps.

« Cette exhumation eut lieu. L'autopsie fut pratiquée et donna le résultat que vous prévoyez. Il fut démontré jusqu'à l'évidence que le malheureux chimiste de Loches était mort empoisonné...

Tandis que M. de Terrys écoutait le récit de Pascal, sa curiosité se changeait en inquiétude.

— Et, demanda-t-il brusquement, on accusa quelqu'un de sa mort ?

— Oui.

— Qui ?

Lantier répondit froidement :

— On accusa sa femme avec laquelle il vivait seul, n'ayant pas même une servante, et qui était de beaucoup plus jeune que lui...

Lo comte sentit passer un frisson sur son épiderme parcheminé.

— Mais cette femme était innocente ! ! s'écria-t-il.

— Autant qu'on le puisse être...

— Elle ne fut pas condamnée ?...

— Elle l'aurait été certainement sans une circonstance providentielle.

— Et cette circonstance ?

— En exportant les papiers du défunt, on trouva un long mémoire, rédigé jour par jour, relatant dans tous ses détails la marche curieuse de sa maladie et les moyens employés par lui pour la combattre... Il nommait le poison... l'évidence s'imposait... la veuve fut acquittée...

M. de Terrys passa sa main diaphane sur son front mouillé de sueur.

— En vérité, Lantier, ce que vous venez de me raconter là est effrayant ! ! fit-il d'une voix tremblante. Positivement on ne fait ce qui peut arriver... J'ai près de moi ma fille qui me hérite, et de vieux serviteurs dévoués... Si après ma mort on les accusait, ils seraient hors d'état de prouver leur innocence ! Ma négligence pourrait être cause de malheurs irréparables ! !

— Mon témoignage... commença Pascal.

— Qui sait si des jurés voudraient l'admettre ! ! interrompit le comte. J'écris des « Souvenirs de ma vie et de mes voyages », souvenirs qui seront publiés après ma mort, ainsi que j'en exprime la volonté dans mon testament. Je voulais garder secrètes des souffrances qui paraissaient n'intéresser que moi, et taire le régime que je me suis imposé, mais vous m'avez ouvert les yeux... je comblerai cette lacune volontaire, et cela dès aujourd'hui...

M. de Terrys, tout en parlant, ouvrit le petit meuble d'écaillage rouge avec une des clefs d'un trousseau qu'il prit dans la poche de sa robe de chambre. Il tira du meuble un manuscrit volumineux.

— Les voilà, ces « Souvenirs », poursuivit-il, jusqu'à ce jour ils forment douze cents pages... à la douze cent unième... là... — (et le comte indiquait du doigt une feuille blanche paginée,) — je relaterai le fait qu'il me plaisait de tenir caché. J'ajouterai que votre récit est l'unique cause du changement survenu dans mes intentions. Quand je mourrai, on trouvera le manuscrit dans ce meuble à côté de mon testament, et des titres de ma fortune. De cette façon rien ne sera plus à craindre, ni pour ma fille, ni pour mes serviteurs. Les hasards de la vie sont étranges... il faut tout prévoir, même le mal, surtout le mal... Ce sera fait ce soir... Je dois me hâter car le temps marche et l'épuisement grandit...

Et M. de Terrys posa son manuscrit sur le meuble d'écaillage. Pascal était devenu sombre.

— Cette conversation vous fatigue... fit-il.

— Oui, mais j'ai mon réconfortant... murmura le comte dont le visage livide se décomposait. C'est l'heure de prendre ma potion. Vous allez voir comment je procède... Ne vous effrayez pas.

Malgré les paroles du vieillard, ou peut-être à cause de ces paroles, Lantier ne put réprimer un mouvement d'effroi. M. de Terrys se baissa lentement, péniblement, et de l'un des tiroirs du meuble où il avait pris le manuscrit, il tira une petite boîte de cristal de roche à charnières d'or.

A travers les parois du cristal, on distinguait une poudre grisâtre, d'aspect métallique, remplissant les deux tiers de la boîte.

— Il y a là de quoi empoisonner tout Paris... dit le comte en faisant jouer les charnières.

— Qu'est-ce donc ? demanda Pascal frissonnant.

— Du venin desséché de « crotale », le plus dangereux reptile des contrées tropicales... Deux mille serpents ont été tués pour fournir cette drôgne à laquelle je dois d'avoir vu grandir ma fille...

Le comte puisa dans la boîte, sur la pointe d'une aiguille d'argent, un atome presque imperceptible de la poudre grisâtre, et le laissa tomber au fond du verre de Bohême placé à portée de sa main. Il referma le coffret minuscule, le remit à sa place, versa sur la poudre une cuillerée d'eau qu'il agita, avala ce mélange et reposa le verre sur le plateau.

Pascal, les mains tremblantes, la respiration suspendue, le regardait d'un oeil hagard. Pendant quelques secondes le comte ne fit pas un mouvement. Soudain tout son corps tressaillit comme sous une secousse galvanique, puis son visage se crispa, ses membres se raidirent, sa tête se renversa en arrière et ses yeux devinrent fixes.

Une convulsion violente succéda bientôt à cette immobilité passagère. De grosses gouttes de sueur coulaient sur le front du vieillard qui semblait secoué par une attaque de tétanos.

Lantier n'était maître ni de son émotion ni de sa terreur. Il crut pendant un instant que M. de Terrys avait mal calculé la dose et qu'il allait mourir, mais la crise diminua peu à peu d'intensité, les traits se détendirent, une faible coloration remplaça la pâleur des joues, les yeux perdirent leur inquiétante fixité, les membres reprirent leur souplesse.

Le comte essuya son front ruisselant ; un sourire crispé ses lèvres, et il dit de sa voix habituelle :

— C'est fini... pour jusqu'à demain...

— Dieu me garde de vous voir tenter une nouvelle épreuve !... s'écria Lantier. C'est effroyable ! Vous deviez tout à l'heure souffrir comme un damné...

— Oui, c'est vrai... Pendant quelques secondes l'intensité de la douleur dépasse la limite des forces humaines et me fait appeler la mort, mais cela passe vite. Me voici beaucoup mieux... J'éprouve une sorte de bien-être et je me sens relativement fort... Profitez de cette trêve pour causer d'affaires. Vous avez reçu ma lettre puisque vous voilà...

— Oui, mon cher comte, répondit l'entrepreneur à qui le mot « affaires » venait de rappeler sa situation.

— Je vous ai prié de venir parce que, certain de n'avoir plus qu'un peu de temps à vivre, je souhaite m'en tendre sérieusement avec vous. Il faut que nulle équivoque n'existe entre nous de mon vivant, et ne puisse naître entre ma fille et vous après ma mort... Me comprenez-vous ?

— Pas très bien... Je ne vois aucune place à l'équivoque dans nos relations d'affaires. Vous m'avez confié un million remboursable en cinq années par fractions de deux cent mille francs... Le paiement des intérêts doit coïncider avec celui de la fraction remboursable... Le trente et un décembre prochain j'aurai à vous payer deux cent mille francs de capital, et cinquante mille francs d'intérêt...

— Serez-vous en mesure ? demanda brusquement le comte en attachant ses yeux sur les yeux de son interlocuteur.

Pascal s'attendait à cette question. Il répliqua donc avec assurance :

— Certes, je serai en mesure. J'espère que vous n'en doutez pas...

M. de Terrys ne parut point entendre ce dernier membre de phrase, qui cependant quêtait une adhésion. Au lieu d'y répondre, il poursuivit :

— Vous n'avez point oublié les clauses stipulées dans notre acte sous seing privé, pour le cas où je viendrais à mourir ?

L'assurance de Pascal ne se démentit point.

— Ces clauses sont présentes à ma mémoire, fit-il d'un ton dégagé. Huit jours après le moment où mademoiselle de Terrys entrerait en possession de votre héritage, je lui devrais le remboursement intégral du million, ou des fractions restant à payer...

— C'est bien cela et vous serez de même en mesure pour un remboursement complet à courte échéance ?

— Je l'affirme et je le prouverais au besoin... Mais permettez-moi de vous demander, monsieur le comte, à quel propos ces questions dont j'ai le droit d'être surpris, car notre contrat est régulier, inattaquable, et ne prête point à l'équivoque, ainsi que je l'affirmais tout à l'heure.

— Certes, les affaires sont en règle, dit M. de Terrys, mais j'avais besoin de recevoir de votre bouche l'assurance que si je mourrais bientôt vous seriez en mesure de tenir envers ma fille les engagements pris... Cette assurance seule pouvait éloigner de mon esprit certains doutes que des bruits fâcheux y avait fait germer...

Lantier devint pâle.

— Des bruits fâcheux ? .. répéta-t-il.

— Oui.

— Lesquels ?...

Le comte hésita.

— Oh ! parlez, je vous en prie ! — s'écria l'entrepreneur. On m'attaque ! Pour être à même de me défendre contre la calomnie, je dois tout savoir...

— Mon Dieu, mon cher Pascal, dit enfin M. de Terrys, il ne s'agit pas de calomnie dans le sens rigoureux du mot... La malveillance me paraît étrangère aux rumeurs dont il s'agit. On parle d'embarras momentanés survenus dans vos affaires. La saison rigoureuse arrêtant vos travaux ne permettra point l'achèvement des maisons qui devaient être vendues au mois de mars à la Société immobilière, et l'on se demande de quelle façon, privé d'importantes ressources sur lesquelles vous comptiez, vous pourrez faire face aux engagements pris.

Le coup était porté. Lantier pensa qu'il devait payer d'audace.

— Les rigueurs prématurées de la saison me causent en effet un préjudice considérable, répondit-il. Là où je devais encaisser de grands bénéfices, je me trouve en présence de pertes d'argent, c'est incontestable, mais ces pertes ne m'accablent point dans une impasse, et ne compromettent nullement une position trop bien assise pour s'ébranler au premier choc... J'ai la ferme confiance, d'ailleurs, qu'en face de circonstances indépendantes de ma volonté, que je ne pouvais prévoir et que je puis combattre, mes bailleurs de fonds, si j'avais recours à eux, — chose qui sera d'ailleurs inutile, — me viendraient loyalement et généreusement en aide...

— N'en doutez pas ! répliqua le comte. Moi tout le premier je serais prêt à tendre la main, non pour contribuer à votre chute, mais pour vous soutenir... Donc ne craignez rien de moi, seulement sachez bien que, si je venais à mourir avant le 31 décembre, vous vous trouveriez en présence d'un créancier beaucoup plus rigoureux que je ne le suis...

— Mademoiselle Honorine ? s'écria Pascal en jouant la surprise.

— Honorine, ma fille, oui... Lorsqu'elle apprendra que j'ai

mis dans vos affaires un million, la plus grande partie de ma fortune, elle me blâmera sans le moindre doute...

— N'a-t-elle donc point confiance en moi ?

— Elle a confiance en vous, elle vous estime, elle adore votre belle-sœur Marguerite Bertin, elle éprouve pour votre fils une amitié sincère, mais elle déteste les spéculations, elle a horreur des entreprises hasardeuses, elle ne comprend que les obligations de chemins de fer ou les actions de la Banque de France. Elle réclamera la rigoureuse exécution des clauses du contrat, car, je la connais bien, elle aura hâte de placer son argent à sa guise... N'attendez d'elle aucun sursis, ne le demandez même pas... vous vous heurteriez contre un refus. Bref, si je meurs soyez en mesure...

— J'y suis, monsieur le comte...

— Vous me l'affirmez.

— Je vous le jure.

— Bien, mon ami... je vous crois... je puis mourir en paix...

Et M. de Terrys, après avoir tendu la main à Pascal Lantier qui se leva pour la serrer, appuya sur un timbre. Le valet de chambre entra.

— Priez mademoiselle Honorine de venir ici... commanda le moribond.

— Bien, monsieur le comte...

La jeune fille parut au bout d'un instant.

— Ma chère Honorine, lui dit le vieillard, charge-toi d'accompagner notre ami Pascal, que je ne puis malheureusement reconduire.

L'entrepreneur, en voyant entrer mademoiselle de Terrys, jeta sur elle un regard plein de haine.

— A bientôt, M. le comte, murmura-t-il. J'espère, à ma prochaine visite, vous trouver mieux portant...

Puis il s'inclina et suivit Honorine.

— N'oubliez pas que vous m'avez promis des nouvelles de ma bonne amie Marguerite... fit cette dernière dans l'antichambre.

— J'enverrai mon fils vous les apporter, mademoiselle...

— Je serai heureuse de le voir...

XXII.

Pascal quitta l'hôtel du boulevard Malesherbes et remonta dans sa voiture.

Sa tête brûlante lui semblait lourde. Ses mains crispées froissaient ses gants.

— Où va monsieur, demanda le cocher.

— Rue de Varennes...

— La voiture s'ébranla.

— Le comte va mourir... pensait Lantier avec une agitation fiévreuse. Il s'éteindra d'une heure à l'autre ; huit jours après sa mort, je serai mis en demeure de rembourser à sa fille le million qu'il m'a prêté, et mademoiselle de Terrys ne m'accordera ni terme, ni délai ! Ainsi donc, au moment où je me croyais sauvé, où ce Valta me promettait à courte échéance l'héritage de Robert Valleraud, l'abîme de la banqueroute s'ouvrira devant moi ! Je suis menacé... A-t-il donc tenté vainement de supprimer cette héritière, unique obstacle entre la fortune et moi ?... Comment sortir d'une incertitude qui me brise ? Où chercher le salut ?

Son front, qui se plissait sous l'effort de sa pensée, s'éclaircit soudain.

— J'ai trouvé !... murmura-t-il. Le moyen de conserver ce million existe... La réussite de mon plan dépend de Marguerite... Mademoiselle de Terrys l'adore, le comte me l'affirmait tout à l'heure... Elle suivra ses conseils... Ma belle-sœur aime son neveu Paul... Pour lui elle ferait l'impossible et ce que je rêve est facile... Peut-être devrais-je parler à mon fils avant de voir sa tante... Elle est absente, m'a dit Honorine... Il faut que je sache où elle est...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANTE

TROISIÈME PARTIE.

V

LE RAYON.

CHARLES DE VARNIA A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

» Avignon, 27 janvier 1847.

« En ce moment, comme pour donner une autre forme à ma rêverie, le prélude d'une valse arriva à mon oreille : c'était Ottavina, à qui on avait donné l'appartement principal, où se trouvait un piano, suivant l'usage des auberges suisses, et qui, pour se rappeler à moi peut-être, jouait, de ses doigts agiles, des variations de Thalberg. En même temps, je jetai les yeux vers une fenêtre placée à l'angle du bâtiment, et où l'on voyait encore de la lumière.

« Quelque chose me disait que vous étiez là. En effet, à cette faible clarté, je vous vis passant de cette chambre à la chambre voisine, sans doute pour donner à M. Dunoyer les soins que réclamait son état de souffrance et de fatigue ; puis vous revîntes, vous vous mîtes à genoux les mains jointes, et il me sembla que mon cœur en cet instant priaît avec vos lèvres... Oh ! oui, cette prière commune, élevée vers Dieu, par deux âmes que tout séparait alors, et que tout cependant attirait l'une vers l'autre, cette prière a été, j'en suis sûr, le premier lien de nos destinées !

« Déjà vous me protégiez, déjà votre céleste image purifiait à mon insu mon regard souillé par le regard de la courtisane ! Je le reconnais aujourd'hui avec une ineffable reconnaissance : les émotions de cette soirée, les contrastes qui se disputaient mon cœur, ma persistance à vous comparer, vous, inconnue, vous, vision d'un jour, à la femme que je croyais alors devoir décider de mon sort, ces mystérieux détours par lesquels je revenais à vous, tout cela, c'était la voix de mon ange gardien, qui m'advertissait du péril en pronant vos traits !

« Ah ! qu'il les garde toujours, car maintenant il me serait impossible de vous séparer de lui. Oui, cet amour immense, infini, dont l'expression, si je ne me faisais violence, eût déjà envahi ces pages, cet amour n'est pas l'enlèvement irrésistible d'une imagination romanesque ; il ne date pas d'hier, il est né dans cette première soirée où Dieu nous plaça en face l'un de l'autre, où il permit qu'un rayon céleste vint combattre en moi les prestiges de l'enfer... Car vous n'étiez pas, madame, une femme luttant contre une autre femme... oh ! non, vous étiez mieux que cela : l'ange de rémission, génie du bien luttant contre

le géant du mal, pour sauver de son aveuglement un malheureux qu'on voulait perdre.

« Ne dites donc pas que je vous ai aimé trop vite, ne dites donc pas que le Nil commença là où l'œil peut mesurer son cours et ses rives. Invisible alors, révélé maintenant, cet amour est toujours le même, mon cœur n'a pas changé, il comprend aujourd'hui ce qu'il ne comprenait pas alors, voilà tout... Ohère et douce bienfaitrice ! auriez-vous donc le courage d'interrompre sitôt cette tâche d'ange gardien ? Ne voulez-vous donc l'accomplir qu'auprès de ceux qui souffrent ou de ceux qui s'égareront ? Ne permettrez-vous pas à celui que vous avez sauvé de vous consacrer ce cœur protégé par vous, et de faire luire, dans votre destinée paisible, un peu de cette joie et de ce bonheur que vous seule pouvez me donner ?

« Ingénuement envers vous-même, serez-vous impitoyable envers moi ? M'abandonnez-vous de nouveau aux dangers du monde, aux tristes hasards de la vie, aux aventures de ma tête folle, contre lesquelles, si vous me délaissez, personne ne me défendra plus ?

« Je suis millionnaire, dites vous, et vous êtes pauvre : ah n'abusez pas de mes millions et de votre pauvreté ! ce serait de l'orgueil. C'est justement parce que j'ai une grande fortune, parce que je suis assez riche pour deux, que je ne puis songer qu'à mon bonheur. Aimerez-vous mieux que nous n'eussions rien, ni l'un ni l'autre ? et croyez-vous qu'une gêne partagée nous rendrait beaucoup plus heureux ? Laissez aux romans de grisettes les « quinze cents francs et ma Sophie. » Pour un homme qui sait aimer ! je ne crois pas qu'il existe de douleur plus poignante que de ne pouvoir donner à la femme qu'il s'est choisie les jouissances et la richesse. Ainsi donc, madame, je vous conjure de ne pas profiter de ce premier avantage.

« Quant à ma naissance, vous serez généreuse de ne m'en parler jamais : elle se rattache à des souvenirs si terribles, à de si cruels épisodes, à de si effrayantes catastrophes, que, bien différents des autres gentilshommes qui voudraient grossir leurs parchemins, je voudrais déchirer les miens. Pour rentrer dans la vie ordinaire, pour échapper à d'affreux malheurs, pour me rendre aux affections douces et salutaires, la première condition que je rencontre est de rompre complètement avec le passé, et d'avoir, par conséquent, aussi peu d'ancêtres que possible. Ne m'écrasez donc pas sous les antiques splendeurs de ma famille ; ce serait une cruauté, et vous savez qu'il n'est pas poli de rappeler aux gens ce qu'ils désirent oublier.

« Trouvez vous cet argument trop subtil pour votre droiture d'esprit et de cœur ? Alors je vous répondrai, une main dans la vôtre, que ce qui rend la noblesse précieuse, c'est le souvenir des nobles actions qui lui servent de dates et d'origines, et que, pour moi, je ne vois rien de plus noble que la femme d'un négociant qui, de peur de laisser une tache, une ombre sur la réputation de probité acquise par son mari et devenu sa noblesse, se résigne à tous les sacrifices, et consent à vivre de pauvreté et de travail. Là encore, madame, l'avantage est de votre côté, et toucher cette corde, ce serait manquer à l'humilité chrétienne ; car chez vous la noblesse est un bien au lieu d'être un souvenir, un rayon au lieu d'être un reflet. Ne m'en parlez donc plus, si vous ne voulez pas que je vous accuse de trop me rappeler à quel point je suis peu digne de vous !

« Voilà mon plaidoyer ; rien ne manquerait à son éloquence, s'il suffisait, pour rendre éloquent, d'attacher son malheur ou sa joie au gain ou à la perte de sa cause. Mais non, j'ai eu tort : je

ne devais pas vous dire tout cela, je devrais tout effacer et n'écrire qu'un mot du cœur, celui qui remplace, entraîne, absorbe tout... Je vous aime, Ludovise ! ma main tremble, mon cœur palpite, tout mon être frissonne, en traçant ces syllabes magiques qui renferment en elles de quoi guérir les blessures, aplanir les obstacles, combler les abîmes, vaincre les vaines fiertés, séparer ce que tout réunit, réunir ce que tout sépare.

« Je vous aime ! oh ! que ce mot est doux à écrire, et que j'ai été fou d'en écrire d'autres ! Vous aussi vous êtes jeune, votre cœur s'est interdit de battre, mais il ne s'est pas fermé pour toujours ; rien n'a troublé la sérénité mélancolique de votre regard, mais il n'a pas repoussé pour jamais cette flamme qui est la vie. Votre soleil est-il donc si froid, qu'il n'apprenne pas à aimer, comme il apprend aux rives et aux flots de votre mer à frémir sous ses rayons ? Je vous aime ; que ce mot termine ma lettre ; si vous savez bien le comprendre, nous sommes sauvés tous les deux ; si vous persistez à placer entre nous des susceptibilités et des méfiances, atome que l'amour anéantit dans une seule de ses étincelles, je dirai que mon ange gardien m'abandonne, que ma bienfaitrice s'est lassée de son rôle qu'elle aime mieux me savoir exposé, loin d'elle à mille dangers, à mille souffrances, que goûter près de moi le bonheur de me rendre heureux.

» CHARLES DE VARNI. »

LUDOVISE A CHARLES.

« Saint-Tropez, 9 février 1847. »

« Oui, vous dites vrai ; elle serait froide et insensible, la femme qui pourrait lire sans émotion les pages que vous m'adressez. Je ne vous gronderai pas ; je ne vous dirai pas que, vous aussi, vous êtes cruel ou du moins imprudent, de parler le langage de la passion à une femme ignorante et simple, qui n'avait d'autre bien que le repos. Ce repos, peut-on le conserver après vous avoir lu ? cette paix de l'âme qui m'était si précieuse ; ne l'avez-vous pas pour jamais altérée ? Vous le dire, c'est vous faire un aveu que je dois refouler au fond de mon cœur : heureuse ou triste, solitaire ou appelée à l'honneur d'être votre femme, qu'il vous suffise de savoir que désormais cette âme que vous accusez d'indifférence, est unie à la vôtre par un lien qui ne se brisera plus. Mais, je vous en prie, laissez-moi encore un peu de sang-froid et de calme ; laissez-moi la force de disputer avec moi-même les intérêts de notre avenir, les chances de notre bonheur, les exigences d'une fierté dont je me reconnais coupable, mais dont je ne consens pas encore à me corriger.

« Laissez-moi vous écrire mes conditions. Si vous ne les trouvez pas très-raisonnables, songez que, vous aussi, vous ne prenez pas toujours la raison pour unique arbitre ; que vous me paraissiez ne pas trop craindre le côté excentrique de l'imagination et de la vie ; que, si vous êtes un peu poète, je suis un peu artiste, et qu'il n'est pas bien de se réserver des monopoles, quand on aspire à la communauté.

« D'abord, nous attendrons que deux années bien complètes se soient écoulées depuis le jour où j'ai perdu, en la personne de M. Dunoyer, un ami et un père ; ceci nous ajournera au mois d'octobre. Ensuite je conserverai mon indépendance, c'est-à-dire que votre fortune restera séparée de ma pauvreté ; je serai votre femme... oh ! bien dévouée et aimante ! mais je ne toucherai pas à vos richesses, ou ma part, si vous persistez à m'en donner une ira tout entière aux pauvres. Dût notre ami Ermol se voiler la face, notre contrat maintiendra cette séparation bien nette, et ne

m'assurera aucun avantage, de quelque genre que ce soit. Je demeurerai toujours l'humble artiste, et je subviendrai à ma toilette avec mes tableaux.

« Si jamais le regret se glisse dans votre âme, si je surprend sur votre front, où ma tendresse lira sans cesse, une ombre, un nuage qui me dise que vous vous repentez de ce que vous avez fait, que j'ai eu tort d'avoir confiance, nous nous quitterons sans orage, et je partirai sans murmure. Je reprendrai mon mince bagage, mes pinceaux, mon cheval et mes toiles, et je reviendrai ici, dans cette petite maison que vous m'avez conservée et qui me parlera encore de vous. J'y prieraï pour votre bonheur, j'y amasserai dans mon souvenir, comme un avare dans son trésor, les années, les mois, les jours d'affection et de joie que vous m'aurez donnés. Si, dans les phases nouvelles où vous jettera votre imagination mobile, vous rencontrez quelque blessure; si votre pied se heurte aux aspérités de la route, si vous avez besoin d'une main amie, toujours prête à sécher les larmes sans savoir d'où elles viennent, j'accourrai à votre premier appel; je serai là, attentive, heureuse de vous faire un peu de bien, prompte à disparaître de votre existence dès que je serai gênante, à y rentrer que je serai nécessaire, à me souvenir ou à oublier que je suis votre femme, lorsqu'il faudra que je m'en souviennne ou lorsqu'il faudra que je l'oublie!

« Et maintenant, pardonnez-moi ces réserves, n'y voyez qu'un dernier tribut payé à des méfiances qu'amoindrira, j'en suis sûre, chaque jour passé auprès de vous. Si la vivacité de votre imagination m'effraye un peu, je n'ai pas le courage de m'en plaindre, puisque c'est elle qui vous inspire en ce moment, et que je retrouve en moi-même l'écho de tout ce qu'elle vous dicte.

« Qui sait d'ailleurs si les hommes d'imagination n'ont pas la faculté de donner à un bonheur fugitif, à un amour passager, assez de charme, d'enivrement et d'ardeur, pour qu'il soit injuste de les accuser quand ces ardeurs s'éteignent, quand ces ivresses se tarissent? Vous le voyez, je vous cherche d'avance des excuses; les rendrez-vous nécessaires? Viendra-t-il un jour où ce cœur qui aime n'aimera plus, où cette main qui trace de douces paroles, ne tressaillira plus dans la mienne? Ah! cette déchéance, cette fragilité des affections, cette action destructive du temps sur les sentiments de l'homme comme sur ses ouvrages, j'ai bien assez de force pour les prévoir, assez de raison pour m'affermir contre elles; mais dites-moi de ne pas y croire, et si vous le voulez, Charles, je n'y croirai pas!

« LUDOVISE D. »

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, 20 février 1847.

« J'accepte vos conditions, ou plutôt je les complète; car voici les miennes,

« Puisque votre pauvreté se méfie de ma richesse, ma richesse me devient haisable, tant que vous ne voudrez pas partager, moi aussi je veux être pauvre; tant que vous ne consentirez pas à ce que tout soit commun, j'exige que tout soit égal.

« Je laisserai, comme par le passé, toute ma fortune entre les mains de notre cher notaire, il en fera l'usage qui lui conviendra. Je rachèterai seulement une terre qui a appartenu à ma famille, et qu'on appelle le Tavelay. Nous y viendrons pendant les chaleurs de l'été, ensuite, nous irons habiter votre maison

de Saint-Tropez, puis, vers la fin de l'automne, nous prendrons notre vol vers Paris.

« Jusqu'au moment où vous aurez assez de confiance et d'amour pour consentir enfin à oublier auprès de moi cette cruelle distinction du « tien » et du « mien », je suis décidé à ne pas toucher à mes revenus. A Paris comme en Provence, personne ne me connaît, personne ne sais que je suis riche, je serai donc pour tout le monde, excepté pour Calixte et pour vous, un pauvre artiste, ne vous apportant que beaucoup d'amour, le désir de chercher dans le travail une existence honorable, et la ferme résolution de lutter avec vous contre ces difficultés de la vie, qui doivent être, pour deux cœurs qui s'aiment, la plus forte, la plus précieuse des chaînes.

« Quelle source de félicités inconnues j'entrevois dans cette pauvreté volontaire! Vous êtes une admirable paysagiste; vous avez appris votre art, non pas dans ces études factices qui soumettent la nature à une tradition académique, mais dans la nature même, dans ce livre toujours ouvert que vous aviez devant les yeux, et dont le soleil et la mer vous traduisaient sans cesse les mystérieuses harmonies. Moi, je me pique de littérature; depuis que suis ici, j'ai montré à Calixte Ermel, le plus lettré de tous les notaires, quelques esquisses, quelques rêveries, quelques ébauches de roman et de drame: il m'a fort encouragé; il trouve que ce n'est pas tout à fait de la prose de millionnaire. Ce sera mon bagage à moi, comme vos pinceaux seront votre dot.

« Chère bienfaitrice! je vous devrai des joies imprévues, que, sans vous, je n'eusse jamais soupçonnées! L'été, nous ferons nos provisions d'études pittoresques et littéraires: je suis allé voir le Tavelay; c'est une habitation charmante, le plus doux nid que puissent choisir les rossignols, les amants et les rêveurs.

« Ensuite, vous me recevrez chez vous; et, lorsque les brouillards de novembre viendront assombrir l'azur de votre ciel et éteindre la flamme de vos horizons, nous irons faire fructifier à Paris notre récolte de l'été et de l'automne. Quant à moi, je sens que c'est là ma vocation véritable; je n'étais pas fait pour la richesse territoriale, entravée de baux à ferme, de contributions, de discussions et de servitudes. Aimer, chanter, vivre de peu comme l'oiseau du ciel, comme lui redouter les cages, fussent-elles d'argent ou d'or, se poser un moment sous la feuillée pleine de fraîcheur et d'ombre, puis tendre ses ailes au gouffle des brises amies, voilà le vrai bonheur pour ces amants de l'idéal qu'on appelle les poètes.

(A. CONTINUER.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1832)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochure) de l'année 1831, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1938, Bureau de Poste.

St-Thérèse, Montréal